

fouler le sol de la France, j'avais souventes fois senti mon âme tressaillir d'orgueil en me rappelant les grandes actions de nos ancêtres communs, souvenirs évoqués en cent endroits soit par un nom illustre ou un monument célèbre; que nulle part autant qu'à Orléans mon cœur n'avait battu si fort ni si heureux. C'est que sur cette ville privilégiée entre toutes les villes de France, plane toujours le souvenir de Jeanne la victorieuse, de la sainte guerrière libératrice du beau royaume des lys d'où sont sortis, au 16<sup>e</sup> et au 17<sup>e</sup> siècle, ces hommes de foi et de vaillance qui allèrent fonder une France nouvelle sur les bords du Saint-Laurent.

Ah! combien, pendant que je parlais, je sentis l'âme de la vraie France, de celle qui fut la mère généreuse et à jamais bénie de nos pères, se manifester au sein de la noble et courageuse jeunesse catholique française! Combien je sentis battre bien près du mien le cœur de la mère-patrie, me communiquant une chaleur, un feu sacré qui ne s'éteindra jamais.

Je confiai aussi à nos amis d'outre-mer, que là-bas, au Canada, les mesures si injustes du gouvernement français contre les congrégations, et surtout l'insulte que ce gouvernement lança à la figure auguste du Souverain Pontife lors de la rupture brutale du Concordat, avait affligé, en même temps qu'indigné, l'âme canadienne. Pour ces raisons, on jugeait parfois sévèrement la France, chez nous, et même quelques-uns, effrayés en face du péril, désespéraient de l'avenir de la mère-patrie. Néanmoins, en dépit de l'éloignement, malgré des modifications politiques déjà séculaires, les Canadiens français aimaient toujours profondément la France.

J'expliquai cet état d'âme du peuple canadien français, en alléguant ce fait très simple et indéniable savoir: que malheureusement, jusqu'en 1908, les méfaits de la France officielle étaient plus connus au Canada que les actes d'héroïsmes accomplis quotiennement par la France catholique: l'agence Havas gardant un silence complet sur les faits et gestes des catholiques de France, ou dénaturant sans scrupules ces faits et gestes, quand elle juge à propos de rompre le silence.

Ces réflexions impressionnèrent visiblement l'évêque d'Orléans. J'assurai sa Grandeur que depuis le voyage de Gerlier au Canada, on connaissait mieux la France. D'ailleurs, ce que nous avons vu et entendu à Orléans, mes compatriotes et moi, était convaincant: Le catholicisme est toujours bien vivant en France et tient en réserve des énergies qui conduiront au triomphe final. Et la force ne fera pas défaut à nos frères de là-bas. « Cette force, dit Gerlier dans sa première lettre officielle à ses camarades, nous la demanderons dans la prière, dans la Sainte Communion à Celui dont l'amour doit inspirer toute notre œuvre, et qui, jadis sauva la France par la faiblesse d'une enfant. Ne savez-vous pas que ceux-là seuls besognent utilement dont l'idéal est de tout restaurer en Lui! »

Que de souvenirs recueillis sur les routes de France j'aurais encore à vous dire, Mesdames et Messieurs. Mais il me faut terminer: déjà j'ai abusé de votre patience en parlant si longtemps.

Ah! ce pèlerinage de France, je l'ai poursuivi avec une joie toute filiale, je devrais dire enfantine.

Quelle invincible émotion n'ai-je pas ressentie en entrant dans les majestueuses cathédrales de l'ancienne France!

A mesure que je pénétrais au cœur de la mère-patrie, comparant son passé si chrétien avec l'heure actuelle, une vague tristesse envahissait mon âme; mais quand